

Née dans la commune le 30 octobre 1896, Charlotte Devos y passa toute son enfance, très jeune elle parcourait chemins et vallons attentive aux choses de la vie. Tout naturellement elle deviendra institutrice et enseignera dans différentes communes du département dont Cires les Mello. Revenant régulièrement prendre l'air du pays, elle s'y installera au moment de la retraite.

J'ai eu l'occasion de la rencontrer à différentes reprises et je dois dire que c'était à chaque fois pour moi, des moments très enrichissants sur les sujets locaux qu'elle décrit dans les lignes qui suivent. Coquette, son érudition fascinait. On prenait un véritable plaisir à l'écouter. Malade, elle avait du quitter la commune pour recevoir des soins entourés de ses enfants

Doyenne de St Vaast elle est décédée en octobre 1995.

Doyenne de St Vaast, je suis née en 1896, et, avant de quitter ce pays que j'aime, il m'est agréable de répondre à la demande des personnes qui m'interrogent sur le passé de notre village.

Le cœur du village n'a guère changé. Seules quelques maisons neuves ont été bâties sur les rares terrains libres en bordure de la voie principale. Le pourtour par contre s'est enrichi de constructions nouvelles.

Trois lavoirs très fréquentés retentissaient du bruit des battoirs. Celui du Pont Rouge dans les marais était alimenté par le Fossé du Milieu, perdu maintenant dans l'étang. Deux autres, heureusement en cours de reconstruction s'élevaient sur le rebord du coteau à la sortie du pays. Ils étaient alimentés par une source qui se déversait en outre dans un grand bassin ; l'abreuvoir. On y menait les chevaux pour les baigner et les faire boire à même l'eau d'une auge faisant le tour. Maintenant les poissons y vivent en paix.

L'étang n'existait pas. On a commencé à creuser pour tirer des cailloux et le « Trou à cailloux » resta pendant longtemps un bassin rempli d'eau au milieu des marais.

Un dépôt de blocs de pierre s'étendait à la sortie vers Montataire jusqu' à Magenta. Deux grues les installaient sur des plates-



formes qui les conduisaient jusqu'à la gare de Cramoisy.

Les habitants allaient prendre le train, à pieds, soit par la route de Cramoisy, dite le « Chemin Neuf », une sente logeant la voie ferrée raccourcissait le trajet. La petite carrière à ciel ouvert en bordure de la route a été comblée. C'est maintenant une grande place où s'élè-

vent des bâtiments communaux.

En haut du pays, « Aux Tilleuls », au bord des champs, un haut bâti en bois servait de but d'exercices pour les pompiers. Dans un autrefois que je n'ai pas connu, l'école se faisait dans une salle basse, sombre de la « Ruelle aux Clercs ». Ce nom indique clairement qui se chargeait alors de l'instruction.

Plus tard, dans une maison aménagée spécialement et qui existe toujours, les élèves trouvaient un peu plus de confort.

A côté logeait le curé dans le presbytère. En face un local abritait la pompe à incendie et un réduit sans fenêtre servait de prison, à l'usage surtout d'ivrogne un peu trop bruyant. Le garde-champêtre passait dans les rues en certaines occasions, s'arrêtait à des places habituelles et son ran tan plan, sonore rassemblait les habitants du quartier. Il fallait les voir arriver, se grouper autour du tambour. Alors, dépliant un papier, le garde lisait



après s'être éclairci la gorge par une toux: Avis, et l'annonce se terminait par un tonitruant: le Maire

Et je reviens à l'école actuelle. Elle fut construite, je pense dans le milieu du XIX^e siècle. Remarquable pour l'époque, elle était réservée aux filles. Extérieurement, elle n'a guère changé. Seuls des garages ont été construits sous les logements des instituteurs. Les écolières entraient par les ouvertures de la façade. Le bâtiment comprenait deux parties: à droite la classe enfantine avec un grand préau et une grande entrée vestiaire et un débarras.

A gauche, avec la grande entrée vestiaire et le petit débarras deux classes: CE 1 et 2, CM 1 et 2. Le préau couvert bordait la cour.

Aucune classe ne donnait directement sur la cour, les enfants devaient emprunter un couloir intérieur. Les logements des maîtres étaient beaux pour l'époque, sans confort moderne naturellement. Un mur séparait les deux cours avec au milieu un puits, seule ressource pour l'eau. Chauffage au charbon.

Les garçons n'avaient qu'une seule classe, mais très grande, ac-



colée derrière la mairie. Une bibliothèque avec de très vieux livres reliés en toile grise se voyait au fond. Elles n'étaient guère utilisées. Bientôt, une petite pièce étroite mais de la longueur de la classe fut réservée pour un vestiaire.

Le maître également secrétaire de mairie, habitait les quatre pièces du rez de chaussée de la mairie plus une petite pièce au premier. Il était directeur de la classe des enfants et l'école de filles avait sa directrice.

La mairie ne comportait qu'une vaste et belle salle meublée seulement de la table délibérations et de chaises. Le bureau actuel du maire servait sans doute de débarras.

La place n'était pas bordée par un mur, elle était, paraît-il dans l'autrefois un cimetière, et, en temps d'orage, on trouvait encore, paraît-il, des ossements, mais je n'en ai jamais vu. Par contre j'ai assisté à l'exhumation par le jeune Collet, à l'extérieur du chevet de l'église, d'un squelette dont les jambes étaient coupées. Ces restes ont été transportés au cimetière.

L'église avait un narthex jusqu'en 1896 à ce que je crois (j'ai une photographie qui en fait foi).

On remisait le corbillard (voiture à cheval) dans un bâtiment sur le côté gauche. Le bâtiment supprimait l'entrée d'une sente faisant le tour de l'église pour rejoindre la rue du Grand Pressoir. Cette sente est toujours fermée par une grille.

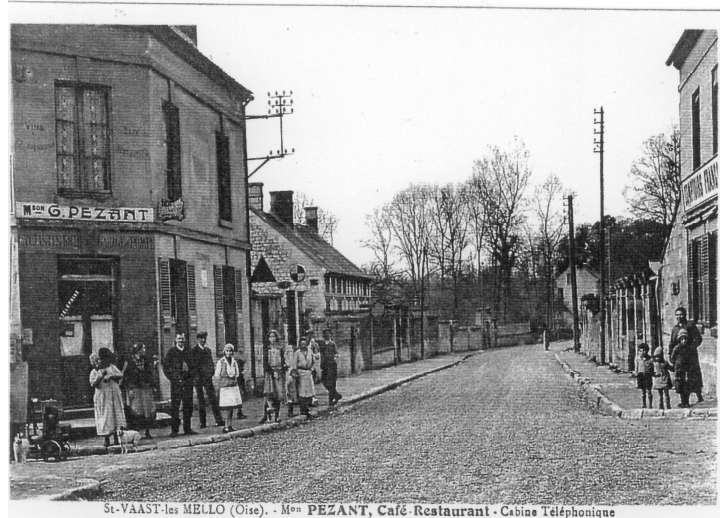
Les fêtes.

La première fête: Sainte Anne était très suivie. Tout au long de la grande allée s'installait: boutiques, marchands de boissons avec de longues tables bordées de bancs, des charcutiers des boulangers, des habitués des fêtes foraines. Il me souvient même d'avoir vu, une année, un tourniquet. Trois sociétés de musique animaient la fête: L'une, en plein sur la route de Mello, l'autre au rond point de la grande allée, et la troisième un peu plus haut, et

la jeunesse dansait sur la terre battue avec un bel entrain.

Il fallait voir cette foule dans l'allée. Elle était noire de monde, on s'y glissait, on se heurtait, on s'y battait à coup des confettis, et le sol se tapissait de ces petits ronds multicolores. On en avait partout, sur les vêtements, sur le corps, dans le cou. La route de Mello était bordée plus qu'à moitié par des voitures, des bicyclettes, des roulottes de saltimbanques. Et c'était une allée et venue continuelle. Les gens assoiffés ou affamés s'installaient autour es tables ou s'égaillaient sur les rebords des coteaux pour rire et festoyer. Et la journée s'achève dans les rires et les cris et chacun s'en retourne heureux de la bonne journée.

La messe Sainte Anne était aussi l'occasion d'une sortie dans les bois. Elle existe toujours mais n'a plus l'ampleur d'autrefois. Autour de la chapelle, assis sur des bancs ou par terre, groupés autour de la place réservée au baron et à la baronne de Seillière, les fidèles suivent la messe et écoutent le sermon du prêtre grimé sur les marches. Sur les murs de la chapelle tapissée de lierre,



sont accrochés de petits bouquets qu'on distribue, porte-bonheur pour ceux qui les conservent jusqu'à l'an prochain.

La fête communale, fixée au dimanche suivant le 14 juillet et le lundi avait un rebond huit jours après. Elle se passait devant la mairie, une grande tente couvrait le tiers de la place en vue du bal et du tirage de la tombola. Un tourniquet se casait comme il pouvait et les boutiques débordaient autour de l'église et dans la rue car la place n'était pas encore cernée par un mur.

Sous la direction de son chef dévoué, la Société de Musique de St Vaast entraînait les habitants et les gens des pays voisins et je vous assure qu'il y avait foule. Le lendemain on organisait des jeux, des courses dans le bas du pays et le dimanche suivant; tirage de la tombola avec chants et divertissements sous la tente.

La semaine précédant Pâques, les garçons du catéchisme passaient dans les rues pour remplacer les cloches parties à Rome et faisaient claquer leur « batille » en criant: C'est l'Angélus qui sonne.

Lorsque les cloches avaient regagné le clocher, ils faisaient la tournée, quêtant au bon vouloir des maisons; des oeufs, des gâteaux, des sous.

Lors du Conseil de Révision, grande fête au retour de Creil (chef lieu de canton), les « Appelés », eux aussi récoltaient dans les fermes; poules, lapins, argent.

On élevait des porcs. Quand un ménage en tuait un, on portait « la boudinée » aux voisins; boudins saucisses et petits morceaux. La cloche de l'église sonnait midi et soir; les ouvriers des champs étaient ainsi avertis de l'heure.

Les commerçants.

La prospérité du pays suivait celle des carrières et notre pays était alors actif. La boucherie charcuterie comportait un

abattoir, car alors les bouchers achetaient eux-mêmes leurs bêtes et les abattaient chez eux.

Le bureau de tabac actuel a pris la place d'une boulangerie. On marquait le pain acheté sur des feuilles et l'on payait au mois.

Une autre servait le haut du pays. St Vaast avait un peintre et vitrier. C'est Monsieur Daché qui installa le premier poste à galène. Pouvez-vous imaginer: On entendait, chez nous, parler de la Tour Eiffel!!.

Il y avait deux cordonniers. On ressemblait les chaussures une et même plusieurs fois. On eut même un photographe (il fût brutalisé et brûlé par les Allemands à la 2^{ème} guerre). Un ou deux coiffeur, pour les hommes, bien sûr, coupaient les cheveux et rasaient avec un rasoir bien repassé. Une marchande de poisson passait le vendredi et ravitaillait le pays. Les commerçants faisaient en plus des tournées dans les pays voisins et ceux-ci envoyaient les leurs: Nous avions ainsi plusieurs bouchers, un quincaillier, un ramasseur de chiffons et de peaux de lapins (2,3,4 sous la peau) Peaux de lapin, peau, criait-il, et on lui apportait des peaux tendues et séchées. Une écurie d'une dizaine de chevaux appartenait à un entrepreneur de transports.

Un chariot descendait les blocs de plusieurs mètres cubes jusqu'à la grue. Un laquais charriait les moellons et tombereaux déchargeaient les gravats qui forment les cavaliers. On disait « cavalier ». Les usines avaient recours à cette entreprise pour transporter de grosses machines. Du fait de chevaux, il y avait aussi deux maréchaux ferrants, trois charrons, et en plus un menuisier.

Les épiciers tenaient quelquefois une buvette (quatre), une mercerie avec même un rayon de tissu. Trois possédaient une salle de billard, deux autres une grande salle servant de salle de bal. Le plus important était le bureau de tabac, face à l'église.

Le dimanche, des habitués y venaient jouer à la manille, jeu à la mode alors.

Le travail des femmes

Quatre fermes possédaient une étable et une écurie, sans compter les fermes du hameau de Barisseuse. Vers 6 heures du soir (on ne disait pas 18 heures) et le matin, une théorie de femmes et d'enfants s'acheminait, leur pot au lait à la main pour recevoir le lait frais sorti des pis de la vache.

Quelques maisons élevaient une ou deux vaches avec souvent un porc et beaucoup de lapins et de poules. Les femmes allaient

à l'herbe. On les rencontrait, panier gris au bras, l'herbe artistement disposée (le mot n'est pas trop fort).

On comptait beaucoup de laveuses (on n'avait pas de deux ou trois fois par an (grande affaire qui mériterait une scription spéciale) entre temps, bien sûr, le linge était essangé, c'est à dire lavé une première fois et placé sans être repassé dans une manne en osier en attendant les jours de grand lavage.

On portait les larges jupons, les chemises, les cols à empeser des hommes, à deux repasseuses. On amidonnait beaucoup à cette

époque, a chaud ou à froid, selon la raideur désirée. De nombreuses raccommodeuses entretenaient linge et vêtements, car on faisait durer les affaires à l'extrême. Les plus habiles étaient couturières. Trois au moins, l'une travaillait même pour l'Opéra de Paris et j'ai vu, étant petite, l'atelier rempli de tutus vaporeux, prêts à l'expédition.

La maison Civet avait, je crois, un téléphone relié directement à Creil. C'est Monsieur Devos

qui fit monter chez lui le premier

poste relié à Cramoisy. Pendant longtemps les habitants n'eurent à leur disposition qu'un téléphone installé dans un café.

Je reviens au travail des femmes. A part quelques ouvrières employées à l'usine de porcelaine de Cramoisy, où elles se rendaient à pied, beaucoup, au temps de la moisson se rendaient aux champs.

Elles revenaient le soir rapportant quelques glanes récoltées au passage des moissonneurs; et les enfants venaient aussi et c'est à qui rapporterait les plus grosses touffes d'épis pour nourrir en hiver les volailles familiales.

Au temps des betteraves, c'était le démariage qui occupait les femmes. On cultivait le blé, l'avoine, l'orge, le seigle. Qu'ils étaient beaux les champs de blé haut sur tige. On gardait ces tiges reliées en bottes, on en faisait des meules pour la litière des bêtes.

Le travail des hommes.

A part quelques uns qui travaillaient dans les usines voisines de Cramoisy et Montataire, les hommes de St Vaast étaient carriers. Il y avait deux carrières: La Grande Carrière, maison Civet et la carrière Bourgeois puis Baillon ou vice versa. Je suis montée à cette dernière par le chemin à profondes ornières. De place en place, de gros blocs bordaient la route; « les loups » sans doute impropres à la construction. La carrière formait un vaste cirque où s'activaient des hommes échelonnés à différents niveaux. Les





uns détachaient de la masse à l'aide de pics longs et lourds, les énormes cubes blancs; d'autres les préparaient avant de les faire glisser sur le chariot attelé de six à sept forts chevaux. Le limonier tenant au véhicule, le devancier indiquait la voie. Un coup de fouet claquait, un hue retentissait, et la file démarrait, non quelquefois, sans maintes difficultés, sous la conduite du charretier.

J'étais très jeune alors, moins de dix ans, mes souvenirs sont lointains. De vieux carriers riraient en lisant ces lignes, mais ce sont des réminiscences d'enfant.

Les carrières étaient à ciel ouvert. Pourtant il y avait des « dessous », sortes de tunnels au fond desquels travaillaient les ouvriers à la lueur de lampes à acétylène.

Vers 4 heures on entendait parfois « Gare la dessous! » Une explosion, une charge de dynamite ouvrait un nouveau chantier. Je suis entrée une fois dans un de ces cul de sac. J'ai été impressionnée par le plafond; énormes blocs retenus par des étais.

S'il arrivait des accidents? Malheureusement oui, et le pays entier était en deuil. Pour moi, alors, aucun accident n'était comparable en horreur à celui qui arrivait dans les carrières. Le métier de carrier était un dur métier. Outre le risque de silicose, auquel on ne pensait pas alors, la durée du travail était longue, dehors par tous les temps.

Certes, il y avait des pauses. Alors, un des jeunes « galochait », partait avec une cruche en grès chercher le vin qui rafraîchirait les gosiers altérés. Un des ces jeunes s'appelait l'Hirondelle, pour sa promptitude à faire le trajet. Certes, les carriers buvaient, mais qui oserait juger ?

Qui serait capable d'exécuter maintenant et à mains nues le dur labeur qui était le leur ?

Naturellement, au moment de la moisson surtout, les hommes travaillaient dans les champs. Les moissonneuses fauchaient le

blé. On rassemblait les épis en bottes. On chargeait les voitures et c'était dans St Vaast une allée et venue de charrettes qui ramenaient la moisson à chaque ferme. Une batteuse venait un peu plus tard et achevait le travail.

Quinze jours d'une activité inhabituelle qui se terminait pour les ouvriers agricoles par un repas, après avoir hissé au portail, le « Mai » traditionnel.

La langue

Il paraît que nous avons encore un accent. Il a dû bien s'atténuer car au début de ce siècle, le a de certains mots se situait entre le a et le o. Pas de patois mais certaines expressions bien de chez nous.

On disait le « ptiot, la ptiote » pour petit, petite avec une certaine lueur de tendresse. J'allons pour je vais ou nous allons, une gueurnouille pour grenouille, Courcy pour Crécy, de la carbonade pour du carbonate.

Galocher, était dans les carrières, aller chercher une cruche de vin.. Et que de surnoms : L'Hirondelle, Noyau, Siffleur, L'pursang, le Daubeur, Zinette, le Gendarme, l'Empereur, l'Impératrice, la Belle Image, la Frisée.

Baptême.

La cloche sonnait à toute volée et les gamins accouraient car marraine et parrain jetaient sur les marches de l'église, des dragées et même des sous, et c'est à qui en ramasseraient.

Mariage

Les futurs suivi d'un cortège en grande cérémonie, précédés parfois d'un musicien, parcourait le pays pour se rendre à la mairie et c'était tout le long du chemin des « Vive la Mariée », et les pétards claquaient.

Enterrement.

Lorsqu'une personne était décédée le glas tintait à certaines heures jusqu'au jouer de l'enterrement; Un cheval tirait le corbillard et les amis accompagnaient le défunt jusqu'au cimetière.

Il y aurait encore beaucoup à dire et mieux que je ne l'ai fait, mais si mes parents ont toujours habité St Vaast, je n'y venais que pendant les vacances, et je suis toute seule sans aucun document. Il y a donc de grandes lacunes dans mon récit.

Qu'importe, en faisant revivre St Vaast du début du siècle j'ai revécu ma jeunesse et j'y ai pris grand plaisir. Bien des choses ont changé, se sont perfectionnées. Pour moi, tout en appréciant les progrès certains, l'autrefois reste présent, les disparus sont toujours au milieu de nous, vivant dans leurs enfants et formant l'âme de notre beau petit village.

Charlotte Devos Toulouse Août 1987

